

moissons d'hommes qu'ont faites la révolution de 89 et les guerres de l'Empire. Elle n'était, en 1762, que de 21,769,163 ; elle est aujourd'hui d'un peu plus de 37 millions. D'un autre côté, les descendants des 80,000 canadiens, acadiens et louisianais, qui peuplaient la Nouvelle-France, s'élevaient aujourd'hui à près d'un million et demi d'hommes, dont la plus forte partie forme deux groupes très compactes, l'un sur les bords du St. Laurent et l'autre sur ceux du Mississipi, et dont le reste est répandu sur toute la surface de l'Amérique. La population française du Canada seul est au moins de 800,000 âmes.

On peut juger par là de ce que serait la race française, dans le monde entier, sans le règne de Louis XV et les terribles événements qui l'ont suivi. S'il eût été permis à la France de s'appliquer avec énergie au développement de son commerce et de ses colonies, son histoire serait peut-être moins brillante, mais sa langue et ses mœurs auraient certainement une plus large place dans le monde. Presque dans le même temps où elle perdait le Canada, en abandonnant Montcalm et Vaudreuil, elle manquait de s'assurer l'Inde, en abandonnant Duplex, qui y avait fait des prodiges de valeur et d'habileté, et était à la veille de lui créer l'empire que l'Angleterre possède aujourd'hui. Depuis ce temps, l'Angleterre a perdu, il est vrai, les Etats-Unis ; mais elle les a perdus seulement comme colonies ; si, même, elle les a toujours pour rivaux et quelquefois pour ennemis, la race anglo-saxonne s'est accrue de près de 24 millions d'hommes, et possède une des plus belles parties du globe. L'Angleterre a, de plus, toute l'Australie, une grande partie de l'Amérique du Nord et d'autres possessions importantes sur tous les points du globe. Nous ne dirons rien de l'Inde, qui sert à son prestige politique et à son commerce, mais qu'il lui sera bien difficile sinon impossible de s'assimiler. Charles X, qui était détrôné au moment même où il accomplissait cette grande conquête, a donné à la France une partie de l'Afrique, qui contribue puissamment aujourd'hui à la puissance militaire et maritime de l'empire. Les colonies, n'en déplaise à feu M. de Voltaire et à feu M<sup>e</sup> de Pompadour, sont bonnes à quelque chose.

Les Turcs et les Zouaves ont du reste figuré au premier plan non-seulement dans la guerre d'Italie, mais encore dans l'exposition que Napoléon a faite de son armée, tant au camp près de Paris que dans la marche triomphale dont nous avons déjà parlé. Les journaux sont pleins d'anecdotes plus ou moins amusantes sur les détails de cette fête, et pour égayer un peu nos lecteurs, à qui la *Petite Revue* a parlé aujourd'hui de choses un peu trop graves, nous allons en choisir une qui est tout à fait classique. Comme on peut bien le croire, la rapidité de la guerre d'Italie, avait suggéré à tout le monde un rapprochement avec la fameuse campagne de César, et à plusieurs places figurait l'inscription *veni, vidi, vici*.—Qu'est-ce donc que ces trois mots-là ? dit une bonne bourgeoise à son mari, parisien, d'ordinaire, bien renseigné. — Bah ! ma chère, fit-il, ça, c'est des généraux piémontais : ne vois-tu pas qu'ils ont tous des noms italiens ? L'amnistie, noblement proclamée par l'empereur, le lendemain de son triomphe, est un acte plein, à la fois, d'habileté et de délicatesse, puisqu'on ne saurait l'accuser d'avoir, par là, voulu accroître l'enthousiasme populaire sur son passage. Beaucoup d'exilés profiteront de l'amnistie ; cependant, Victor Hugo et Louis Blanc ont déclaré, dans de hautains manifestes, qu'ils n'entendaient point s'en prévaloir. Les revues anglaises continuent à discuter la possibilité d'une invasion française ; mais *Punch* a réussi, par une caricature, à définir avec beaucoup plus de bon sens, les positions respectives des deux peuples. L'empereur des Français est représenté au milieu d'une grande fabrique d'artifices, faisant partir des fusées de côté et d'autre. John Bull est assis à son comptoir, et lui dit tranquillement : Allons donc, voisin, prenez garde à ma boutique ; vous faites terriblement monter la prime de mes assurances ! Ce mot sera parfaitement compris par les contribuables anglais.

## NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

### BULLETIN DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

— La distribution des prix aux lauréats du concours de tous les collèges de Paris et de Versailles a eu lieu, le 9 de ce mois, dans la grande salle de la Sorbonne, sous la présidence du ministre de l'instruction publique, qui a annoncé, dans la direction des études universitaires, une réforme réclamée par tous les amis des belles-lettres. Cette réforme est l'abandon de l'innovation tentée par M. Fortoul, le prédécesseur du ministre actuel, sous le nom de bifurcation, et qui imposait, jusqu'à une certaine époque, le même enseignement aux élèves destinés aux carrières littéraires ou scientifiques. M. Rouland a reconnu que cette sorte de promiscuité avait fait tort aux lettres, dont le niveau s'était abaissé, et il a déclaré que cette confusion des deux ordres d'études allait cesser. Maîtres et élèves ont vivement applaudi ce retour à la liberté, qu'on ne violente jamais sans dommage. Faisant une excursion dans la politique, eu guise de péroraison, M. Rouland a parlé de la paix conclue par l'empereur "face à face avec le descendant des Césars germaniques, et sans attendre l'Europe trop tardive pour être désintéressée."—"Enfants, s'est-il écrié, saluez les soldats de la France !" Ce cri a trouvé un formidable écho. Les lauréats du concours ont été salués, à leur tour, avec un enthousiasme plus chaleureux qu'on ne saurait dire ; car, par une association d'idées toute naturelle, l'esprit rapprochait de nos légions victorieuses

en Italie cette autre légion, militante elle aussi, dans une lutte moins radieuse, mais non moins noble et utile. Si là est le courage, ici était l'intelligence. Les jeunes triomphateurs avaient gagné, comme les autres, leur croix d'honneur sous forme de prix et de couronnes, et en les voyant défilier devant leurs chefs, le public les a acclamés, comme il acclamera dimanche les vainqueurs de Magenta et de Solferino défilant devant l'empereur. Et de même que, dans nos armées, figurent les enfants de l'Afrique, de même, dans nos collèges, les enfants des colonies, de la Turquie, de la Valachie, de toutes les parties du globe, se mêlent aux enfants de Paris, qui les accueille et les couronne sans distinction de races, de couleur et de religion. Il y a des pays beaucoup plus libres que la France sous le rapport politique ; il n'y en a aucun qui pratique autant l'égalité et la fraternité chrétienne. C'est pour cela qu'elle reste la première école du monde civilisé.—*Courrier des Etats-Unis.*

— Les examens publics de l'école secondaire-modèle, annexe de l'école normale de Toronto, (Model-Grammar School) ont eu lieu, les 27 et 28 juillet, en présence de S. E. le Gouverneur Général, et de Lady Head, du Juge en chef Draper, des membres du conseil de l'instruction publique et d'un grand nombre de personnes éminentes. Le Dr. Ryerson, le surintendant de l'instruction publique du Haut-Canada, et M. Cockburn, principal de l'école, ont porté la parole dans cette occasion. Son Excellence, Sir Edmund Head, a félicité le Dr. Ryerson sur le succès de cette nouvelle institution ajoutée à l'École Normale de Toronto. "Je suis certain, a-t-il dit, que l'école normale et l'école modèle de grammaire, formeront la base, dans cette partie de la province, d'un système d'instruction publique qui sera un bienfait pour le peuple, et permettra à ce pays de prendre le rang qui lui convient parmi les nations. Sans éducation le Canada ne saurait jamais prendre cette place ; sans éducation et sans littérature, il ne saurait jamais se tenir au niveau des autres peuples de l'ancien ou du nouveau continent. Je saisis cette occasion qui se présente, a-t-il dit au Dr. Ryerson, de vous remercier et de vous féliciter publiquement. Les efforts que vous avez faits pour l'établissement de cette institution ne font qu'accroître la reconnaissance qui vous est due pour tous les services que vous avez déjà rendus à la cause de l'instruction publique dans le Haut-Canada. Je serai toujours heureux de vous venir en aide, par ma présence ou de toute autre manière, lorsqu'il s'agira de la cause pour laquelle vous avez déjà obtenu de si grands succès."

### BULLETIN DES LETTRES.

— M. François-Victor Hugo vient de publier une traduction des œuvres complètes de Shakespeare. Comme son père a introduit dans le français les idées Shakespearriennes, la tâche de traduire le grand poète anglais revenait naturellement au fils. Ducis et Alfred de Vigny ont essayé l'imitation d'Othello, d'Hamlet, et de plusieurs autres de ses tragédies, mais en les accommodant plus ou moins au goût du public français. M. Hugo, fils, publie aujourd'hui une traduction en prose et aussi littérale que possible. La presse anglaise paraît attacher à ce fait toute l'importance d'un événement.

— On voit, dans un tableau soumis à l'Assemblée Législative du Canada, que le nombre d'ouvrages dont les titres ont été enrégistrés conformément à la loi pour la protection de la propriété littéraire depuis 1841, s'élevait le 19 avril dernier à 165. De ce nombre 57 ont été publiés à Montréal, 47 à Toronto, 35 à Québec et le reste en divers autres endroits. Il est évident que l'on n'enregistre qu'une petite proportion des ouvrages qui se publient.

### BULLETIN DES BONS EXEMPLES.

— Un grave accident arrivé lundi dernier, à Saint Roch, a donné lieu à un acte de générosité spontanée. "Il était onze heures du matin, dit le *Journal de Québec*, un vieillard de 60 ans venait de tomber sur le pavé du haut d'une maison qu'il était occupé à couvrir en bardeau, à l'encoignure de la rue Saint Valier et de la côte d'Abraham. En un clin d'œil, un grand nombre de personnes alarmées arrivèrent près du malheureux vieillard et on le releva dans un état d'insensibilité complète. En ce moment, une dame anglaise qui passait par là, s'arrêta près du groupe massé autour du blessé et demanda si cet homme était pauvre. On lui répondit dans l'affirmative et de plus qu'il avait à soutenir une nombreuse famille. Aussitôt la dame ouvrit son porte-monnaie et en tira un billet d'une piastre qu'elle présenta à l'un des hommes qui se préparaient à transporter le malheureux à sa maison. Voici les paroles que la dame prononça en très bon français en présentant cette aumône : "Ceci pourra aider le pauvre homme à se procurer les premiers besoins qui lui sont nécessaires en ce moment ;" et elle disparut."

— Ces jours derniers, un jeune garçon qui nous a dit avoir quatorze ans, mais à qui nous en aurions donné douze à peine, s'est présenté à notre bureau avec une poignée de petites pièces d'argent et de gros sous, demandant en même temps un abonnement au *Journal de l'Instruction Publique*. Etonnés autant que charmés de cette démarche, nous ne pûmes nous empêcher de lui faire quelques questions. Nous apprîmes que sa mère, qui gagne sa vie bien péniblement, l'avait mis à l'école des Frères, et qu'au sortir de l'école il avait obtenu une place de commis, avec un bien faible salaire. "Cependant, ajouta-t-il, comme j'ai été peu de temps à l'école et que je désire beaucoup continuer à m'instruire ou du moins ne pas oublier ce que je sais, j'ai épargné jour par jour afin de pouvoir m'abonner à un journal dont je pourrai lire aussi quelque chose à ma mère, le soir."